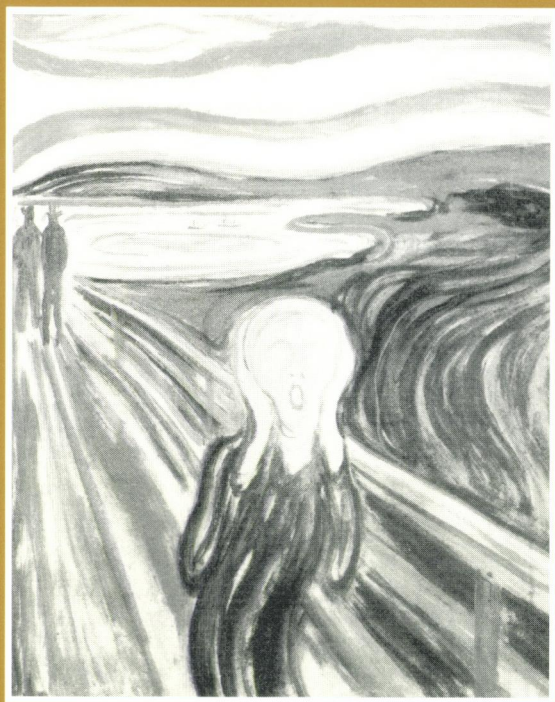


Catherine Saladin-Grizivatz

Il n'y a pas de saison pour la mort

Maurice Ajzen raconte

Auschwitz-Birkenau, Varsovie, Dachau...



Postface de Pierre Vidal-Naquet

L'ESPACE ANALYTIQUE

Extrait de la publication

Denoël

Il n'y a pas de saison pour la mort

Catherine Saladin-Grizivatz

**Il n'y a pas
de saison
pour la mort**

Maurice Ajzen raconte

Auschwitz-Birkenau, Varsovie, Dachau...

Postface de
Pierre Vidal-Naquet

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par Maud Mannoni

© by Éditions Denoël, 1997
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24567.5
B 24567.6

*Aucun mortel ne traversera, sans payer sa part,
une vie exempte de douleurs.
Hélas ! hélas ! Telle peine aujourd'hui, telle autre demain !
Eschyle, Les Choéphores, v. 1018 à 1020.*

*C'è Auschwitz, quindi non può esserci Dio.
(Il y a Auschwitz, il ne peut donc pas y avoir Dieu).
F. Camon, Conversations avec Primo Levi.*

*La dimension historique des choses n'est rien d'autre
que l'expression de souffrances du passé.
T.W. Adorno, Minima Moralia.*

PRÉSENTATION

Pour présenter ce récit de la déportation à Auschwitz de mon oncle Maurice Ajzen, j'ai désiré en appeler à d'autres écritures qui m'ont marquée : lectures personnelles ou livres que Maurice, moi et bien d'autres avons partagés.

Mes mots sont bien pauvres et maladroits pour évoquer ces événements terribles.

Je remercie tous les auteurs que je cite de m'avoir aidée à écrire.

Cinquante ans après : mémoire contre l'oubli

Maurice Ajzen : *« J'en ai des choses à dire... J'étais jeune et fort. À Auschwitz-Birkenau, on me prenait pour un fou. Je passais pour un vrai fou... Parce que je croyais que les Russes et les Américains nous délivreraient. C'est avec cela que je tenais, que je me tenais, avec l'espoir... le rêve. Il y a des choses que je ne peux raconter... pas même à toi.*

– *Si, dit sa femme, à elle, tu peux raconter. Tu dois...*

– *C'est des choses tellement terribles... Quand j'ai lu le livre sur Treblinka¹, cela me replongeait dans des horreurs que j'avais vécues. Je n'arrivais pas à le lire. On était sans réaction devant l'horreur. C'est après coup... J'en ai, des choses à dire. Ça prendra du temps, à la retraite, l'année prochaine. »*

1. J.-F. Steiner, *Treblinka, la révolte d'un camp d'extermination*, Paris, Fayard, 1966.

Se défaire des fantômes

Depuis plusieurs années j'étais travaillée, comme on dit, par l'urgence, l'importance de faire raconter à Maurice le récit de sa déportation. Sûrement depuis l'enfance lorsqu'un jour que je l'interrogeais sur le numéro tatoué sur son avant-bras gauche, il m'avait répondu, rieur comme à l'habitude : « C'est mon numéro de téléphone. »

J'étais petite et Maurice voulait sans doute me protéger de paroles trop crues. Il a toujours eu ce souci. Récemment encore, il m'appela au téléphone, sachant que Flora, ma fille, voulait aller voir le film *La Liste de Schindler* : « Tu sais, il y a des scènes trop dures pour elle. » Pour lui sûrement, qui voyait dans les images ce qu'elle ne pouvait voir.

Enfant, je m'interrogeai bientôt sur ce que ce numéro signifiait. Trop tôt. Jeune fille, je me mis à lire *Treblinka*, *Mila 25*. Dans une frénésie de savoir, j'engloutis tous les récits et essais que je pouvais trouver.

Toutes ces lectures, ces rencontres m'amènèrent sur le chemin de la psychanalyse, puis de l'écriture. Beaucoup de membres de ma famille ont été déportés et exterminés, tant du côté maternel que paternel. La blessure, jamais refermée pour mon père, d'un père et d'un frère morts sans qu'il ait pu savoir comment, sans avoir pu

leur dire « au revoir », des silences, jamais plus questionnés, sur l'origine, me firent — après le trajet singulier que fut mon analyse — m'interroger sur le pourquoi de mon travail d'analyste, de ma pratique avec les psychotiques à l'hôpital psychiatrique¹.

Entre la psychose et la *shoah*, on pourrait établir un pont, « région de dissemblance et de ressemblance ». Primo Levi dit : « Non, ce n'est pas vrai [...] que l'hôpital psychiatrique soit un *Lager*... et si l'on est très mal dans l'hôpital psychiatrique, il n'y a pas de four crématoire, il y a une porte de sortie, [...] Cependant, [la comparaison] peut valoir comme métaphore². » L'extermination des malades mentaux sert de champ d'expérimentation au gazage en masse des Juifs.

La métaphore est riche mais elle n'est que métaphore. La forclusion dont il s'agit dans la *shoah* est celle de l'origine. Il s'agit d'éliminer la race. Dans la psychose, la forclusion³, si elle touche l'origine, est celle du Nom-du-Père. C'est le sujet qui est en question. Dans la race, la question du nom est aussi présente.

1. « Forclusion de la fonction symbolique.

Non, il ne faut pas oublier que toute violence faite au sujet
Est un camp d'extermination »

Arlette Costecalde, in *Devenir psychanalyste*, ouvrage collectif, Paris, Denoël, 1995, p. 40.

2. *Conversations*, *op. cit.*, pp. 27-28.

3. (*Verwerfung* dans le texte de Freud.) C'est une hypothèse de Jacques Lacan pour expliquer la psychose. Elle consisterait en un rejet primordial d'un signifiant fondamental hors de l'univers symbolique du sujet.

La *shoah* est un trou dans la filiation. Dans l'univers concentrationnaire, l'homme est projeté hors du symbolique. Il vit dans un réel où il n'a plus de nom mais un numéro. Un des éléments que cet univers partage avec celui de la psychose est peut-être que le Juif devait payer la « faute » d'être né, d'exister.

La forclusion se retrouve aussi dans la volonté organisée de maintenir le secret absolu concernant la « Solution finale », ainsi que dans les tentatives pour éliminer les traces — cadavres, bâtiments — de l'extermination elle-même : planter des forêts sur les camps de Treblinka ou de Sobibor après leur destruction, dynamiter les chambres à gaz d'Auschwitz, c'est-à-dire faire disparaître les ruines elles-mêmes¹.

La psychanalyse nous a appris que le délire du psychotique, lui, est une tentative de guérison.

L'« insensé » dont parle Maud Mannoni² me fit mesurer à quel point « l'histoire se fabrique au fur et à mesure du déroulement d'une cure. Le sujet, en analyse, est et se fait son histoire³ ».

C'était aussi se défaire des fantômes. Je décidai d'enregistrer les témoins d'une histoire, la leur, pour garder une

1. Voir Raoul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Fayard, 1988, p. 847 et Eugen Kogon, Herman Langbein et Adalbert Rückerl, *Les Chambres à gaz, secret d'État*, Paris, Le Seuil, Points-Histoire, n° 95, 1984, pp. 173-175.

2. Maud Mannoni, *De la passion de l'être à la « folie » de savoir*, Paris, Denoël, 1988, pp. 44-45.

3. *Ibid.*

trace de ce « passé englouti », pour que cette mémoire ne se perde pas à jamais. Conserver, transmettre, refaire un pont entre le passé et le présent, en osant parler la *shoah* pour que le passé d'« avant » existe.

Le silence recouvre l'horreur de la *shoah*. Mais l'abjection des thèses négationnistes et révisionnistes face à l'ampleur de l'extermination me porta à écrire ces *Mémoires de Maurice*. Il s'y est prêté avec sa gentillesse et son humour habituels. Il commença son récit par son retour, dans sa langue pittoresque, poétique et vivante. Sa force est là : commencer par son retour à la vie — par des images fortes, belles, émouvantes et drôles. C'est le récit du destin singulier d'un homme¹, témoignage de son histoire dans laquelle l'Histoire prend aussi sa source, sa mémoire. Il ne s'agit pas d'un récit « exemplaire ». C'est la vie d'un jeune homme pris dans l'horreur destructrice des camps de concentration, et qui dit comment il « s'en est sorti ».

Chaque récit est unique. Chaque parole d'un ancien déporté est à conserver, comme témoignage de l'histoire d'une famille, pour les descendants, et comme témoignage pour l'humanité. « Nous devons vouloir survivre, pour raconter, pour témoigner », écrit Primo Levi dans *Si c'est un homme*².

1. «... si je crois que l'histoire juive est une histoire singulière », Pierre Vidal-Naquet, *Les Juifs, la mémoire et le présent*, II, Paris, La Découverte, 1991, p. 10.

2. Paris, Julliard, 1987, p. 51.

C'est pourquoi je recueille ce récit, parce que nous appartenons, Maurice et moi, à la même famille. Il est mon oncle maternel, le frère aîné de ma mère. Mais son destin fut aussi celui de mon grand-père paternel, Joseph Grizivatz, déporté à Auschwitz. Je ne l'ai pas connu, mais mon père Georges nous parlait de lui ; c'est le destin de toute cette famille venue de Pologne, que je n'ai connue que par des photos et des récits ; destin, témoin de son temps, porteur d'une culture issue du *shtetl*¹ de Pologne, qui a disparu par la volonté et la folie destructrices d'hommes.

La haine du Juif

D'où vient la haine du nazi à l'égard du Juif ? Selon l'historien Pierre Vidal-Naquet, « les nationalistes européens de tout poil, [...], de Maurras à Hitler, et avec toutes les nuances possibles, virent dans le judaïsme et les Juifs des éléments dissolvants, destructeurs de la société traditionnelle² ».

La philosophe Hannah Arendt écrivait en 1950 qu'on ne peut comprendre le destin des Juifs et les camps

1. Bourgade rurale juive typique de l'Europe orientale, jusqu'au génocide... Voir à ce sujet le livre de Rachel Ertel, *Le Shtetl*, Paris, Payot, 1982.

2. Pierre Vidal-Naquet, *op. cit.*, p. 164.

d'extermination seulement comme un effet de l'antisémitisme. « Tous deux transcendent le raisonnement antisémite ainsi que les mobiles politiques, sociaux et économiques qui se cachent derrière la propagande des mouvements antisémites. L'antisémitisme a simplement préparé le terrain et facilité, avec l'extermination des Juifs, celle d'autres peuples... Les nazis [...] étaient tout à fait convaincus que l'une des meilleures chances de succès de leur entreprise résidait dans le fait que personne à l'extérieur ne pourrait y croire. » Elle évoque l'absurdité idéologique et l'« aspect mécanique » de l'exécution de ces crimes, l'« institution minutieusement programmée d'un monde de mourants où plus rien n'avait de sens¹ ».

Theodor W. Adorno, autre philosophe allemand, dénonce en 1945 un « saut dans la barbarie » lourd de conséquences pour l'avenir. « Ce qu'ont fait les Allemands échappe à toute compréhension, surtout psychologique, car les horreurs perpétrées le furent... plutôt à titre de mesures terroristes aveugles, systématiques et aliénées, qu'à la recherche de satisfactions spontanées. D'après les rapports des témoins, on torturait sans entrain, on assassinait sans entrain, et c'est peut-être pour cette raison qu'on dépassait toute

1. *Auschwitz et Jérusalem*, Paris, éd. Deux Temps Tierce, 1991. Ces citations sont tirées du chapitre : « Les techniques de la science sociale et l'étude des camps de concentration », pp. 206-207 et 215.

mesure¹. Et pourtant, une conscience qui voudrait ne pas flancher devant l'indicible se voit constamment ramenée à un essai de compréhension si elle ne veut pas subjectivement sombrer dans la folie qui règne objectivement. On finit par penser que l'horreur allemande est une sorte de vengeance anticipée². »

En 1939, Sigmund Freud proposait, dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, une interprétation de l'antisémitisme, fondée sur sa conception psychanalytique de l'origine des religions : « Les motifs profonds de l'antisémitisme s'enracinent en des temps depuis longtemps révolus, ils procèdent de l'inconscient des peuples [...] J'ose affirmer qu'aujourd'hui encore, la jalousie à l'égard du peuple qui se donna pour l'enfant premier-né, favori de Dieu le Père, n'est pas surmontée chez les autres, comme s'ils avaient ajouté foi à cette prétention [...] on ne devrait pas oublier que tous les peuples qui s'adonnent aujourd'hui à l'antisémitisme ne sont devenus que tardivement chrétiens, qu'ils y furent souvent obligés par une contrainte sanglante. On pourrait dire qu'ils sont tous "mal baptisés" ; sous une mince teinture de christianisme, ils sont restés ce qu'étaient leurs

1. Lire à ce sujet Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires*, Paris, Les Belles-Lettres, 1994, qui rapporte que des réservistes de Hambourg, pères de famille, assassinèrent à bout portant par balle 38 000 hommes, femmes et enfants juifs en Pologne.

2. T.W. Adorno, *Minima Moralia, réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Payot, 1983, p. 100.

Il n'y a pas de saison pour la mort

On le sait, la mort, la survie de ceux qui ont traversé l'horreur d'Auschwitz a travaillé leurs enfants, petits-enfants, neveux, nièces, jusqu'à pousser ceux-ci à entreprendre une psychanalyse, voire à devenir analyste. Catherine Saladin-Grizivatz est de cette génération. Le travail (*tripalium*) chez les Romains était le nom d'un instrument de torture. Ce travail l'a conduite à forcer la mémoire de son oncle Maurice Ajzen, jusqu'à l'obliger à se souvenir de l'impensable. Ils arrivent par rafales, stridents comme les sirènes du camp, les souvenirs dans les phrases de Maurice Ajzen lorsqu'il s'entend raconter, entre rires et sanglots, ahuri de la chance qu'il a eue de survivre, incrédule comme nous le sommes devant sa propre vitalité, qui semble ne lui avoir été consentie que pour une autre épreuve terrible: dire.


Hannah Arendt a voulu nous accoutumer à l'idée de la banalisation du mal. Mais l'horreur, elle, défiara toujours la banalisation. Qui d'entre nous peut lire le récit de Maurice Ajzen, comme ceux de Primo Levi et d'autres, sans être traversé un instant par l'espoir fou du déni: non, ce n'est pas possible, ça n'a pas existé? Si. En témoigne l'incrédulité de celui, de ceux à qui Auschwitz est arrivé. Le soleil ni la mort, dit La Rochefoucauld, ne peuvent se regarder en face. Ni la *shoah*. Une psychanalyse personnelle ni la patience courageuse de l'historien, comme le montre Pierre Vidal-Naquet, ne suffisent à approcher de la violence de l'histoire qui ne cesse en chacun: poussant les uns à vouloir savoir, les autres à croire un oubli possible, d'autres à nier: les révisionnistes.

Mais comment ce *Nacht und Nebel*, rayé de noir, a-t-il pu se retrouver seul dans l'autobus pour déportés qui lui a fait visiter Paris avant de le conduire à l'hôtel Lutétia d'où il a préféré «s'échapper» pour rentrer chez lui à pied, avec sa canne et ses phlegmons aux jambes? Il n'y a pas de parole pour dire la vie, l'incroyable vie qui a pu se condenser en ce gamin juif de Paris contre la mort, chaque jour, hors du temps, pas même la parole de Hölderlin: *Nous sommes un signe, sans souffrance, sans désignation et nous avons presque perdu la parole au pays étranger.*

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Maud Mannoni

Illustration de couverture:
Edvard Munch (1863-1944) *Le Cri*,
© Munch-museet, Munch Ellingsen Group.
ADAGP, Paris 1997.



B 24567.6  3.97
ISBN 2.207.24567.5
125 FF TTC